

Fils à Colbert

Edouard Glissant, écrivain, philosophe martiniquais déclare dans « Le Discours antillais » paru en 1981: « On ne peut réfléchir l'attitude sexuelle générale des Martiniquais, ni même déterminer s'il y en a une de spécifique, si on ne se réfère à un point zéro qui est bien celui de la vie sexuelle à la première époque de la formation du peuple martiniquais».

Ainsi dans le fil de cette idée, il est possible de penser que le signifiant « Colbert » ou « Fils à Colbert », nom sous lequel se présente l'amoureux éconduit héros de la nouvelle « Le coiffeur » n'arrive pas incidemment sous la plume de Salvat Etchart, écrivain aux convictions anticolonialistes.

Cette nouvelle extraite d'un recueil d'abord intitulé « Une bonne à six » paru aux éditions Julliard en 1962 a été écrite pendant un séjour d'un an à Rennes après son renvoi de l'ORTF Martinique où, animateur, il avait ouvert son micro à Alain Plénel, recteur de l'époque, qui avait plaidé en faveur des insurgés des événements de décembre 1959 en Martinique.

Arrivé en 1955, nommé après réussite à un concours national, secrétaire administratif à la RTF, il a quitté définitivement l'île en 1970 pour s'installer au Canada. Il confiait dans une de ses lettres à son ami écrivain Rezvani en 1980, « La Martinique a été vraiment le lieu qui parlait à mon imagination». Sans doute, puisqu'il y remplace bientôt, son prénom Claude par celui de son grand-père basque Salvat, prénom à connotation plus exotique. Salvat du latin, Salvatus qui signifie sauvé, rescapé – Ancien résistant, il a été opéré d'un poumon et soigné dans un sanatorium. Tandis que son nom Etchart, en basque peut se traduire par « maison d'à côté ».

Son ouvrage regroupe des tableaux de mœurs, des portraits de personnages, des peintures de paysages, « des formes de vie » selon l'expression du philosophe Wittgenstein, d'une Martinique qui sort de l'économie plantationnaire et entre dans la société de consommation. L'écrivain élevé dans un milieu rural, et opposé aux valeurs capitalistes européennes, est séduit à son arrivée en 1955, par un pays où il découvre un environnement paradisiaque propice à la réalisation de son rêve d'une vie proche de la nature et à l'épanouissement de son tempérament hédoniste.

De fait, la nouvelle révèle des convergences de fantasmes partagés par les descendants des maîtres héritiers d'un système économique conçu par Colbert, et ceux de descendants d'esclaves, marqués du sceau du Code Noir, dépouillés de leurs repères symboliques antérieurs, à la fois meubles, bêtes et sauvages à christianiser. Et pour cause, l'histoire de l'esclavage des Nègres hante alors l'auteur. Il confie :

« Depuis que je suis venu aux Antilles, depuis que j'ai ma case à Fond Bernier, j'imagine... Chez mon père, depuis tout petit, j'entends le bruit des chaînes dans l'étable (...) Et maintenant, ce cliquetis me harcèle. Je sue en l'entendant. J'imagine que c'est une chaîne luisante, frottée, cliquetante, surtout autour du poignet, du cou, de la cheville... Je regarde les chaînes... Et elles vous durent toute la vie, à vous aussi votre chaîne ? Toute la vie ? »

Salvat Etchart s'identifie en particulier au sujet masculin de l'esclavage racialisé, possédé par l'ombre fantasmatique du maître, à l'image de son personnage Colbert. Pour le symboliser, la métaphore qui s'impose à l'écrivain qui aime à monter les chevaux et chevaucher les femmes, est celle de l'étalon. Une analyse sémantique du texte en atteste.

Francis Affergan dit dans son ouvrage « Les identités remarquables » que dans l'univers de la Plantation, « l'animal incarne le médiateur entre l'esclave réduit à l'état de bête et le maître qu'il est impossible d'affronter directement ». L'étalon, caractérisé par sa vitalité sexuelle et ses qualités esthétiques, dans la machine économique de la Plantation, dame les terres et reproduit le cheptel. L'auteur explore le fantasme de la sexualité débridée qui traverse à la fois le maître qui dispose de toutes les femmes et l'ex-esclave qui, féminisé par lui – le personnage vient de Fond Massissi- s'identifie à lui, mu par une illusion de toute-puissance phallique.

En fait, la nouvelle se présente comme un huis clos à deux voix où deux logiques s'affrontent : celle de Colbert ou du fils à Colbert et celle d'un coiffeur de l'armée qui se rencontrent incidemment dans une prison. L'une exalte une jouissance libidinale sans limite qui peut s'exercer à la campagne, figure de l'arrière-pays historique et l'autre, présente une initiation à la fonction de coiffeur assujéti au principe de réalité, surmoi féroce régissant le monde du travail dans l'espace de la ville. Le don juan de « Fond Massissi » narre son aventure à son interlocuteur. Il a été incarcéré pour avoir commis un attentat à la pudeur- loi, qu'il ne comprend pas : « C'est des cancans de vieille » - en pleine ville. C'est qu'il n'a pas supporté d'être violemment rejeté par une belle négresse de son voisinage, encore accorte la veille, à laquelle il est venu se déclarer. Il s'est entendu répondre : « Vous faites erreur, monsieur. Ya personne ici qui vous connaît » puis, « Même si mon cul était comme une passoire, il n'y aurait pas un trou pour toi ! ». Un rêve s'est brisé. Une guerre est déclarée. Mystère. Sidération. Il se trouve face à une étrangère. Sec. Sans mot. Est-il brusquement placé face « au réel du non-rapport sexuel ? ». C'est qu'il exerce habituellement une activité sexuelle considérée comme naturelle dans un espace régi par une norme-mâle, où il chasse et collectionne des conquêtes grâce à des discours préétablis, des ruses, des échanges de services dans une économie de survie. Et peut même employer la force. Lassé par son métier de soigneur de mulets et de leur ingratitude, désireux de conquérir Josée- prénom peu porté par des femmes- il est venu s'installer en ville, à Fort-de-France, où cette négresse lui a signifié un impossible. Furieux, débordé par ses pulsions dans un univers grouillant de femmes, privé

d'objet, il se livre à un acte d'exhibitionnisme qui l'assimile à un enfant en manque devant un Grand Autre. A la campagne, il s'était constitué une identité masculine, un phallus imaginaire brutalement mis à nu. Cette femme, ce joyau érotique dont l'agalma est la peau semblable à celle d'un étalon sous la pluie, l'a rejeté de sa case, lui a révélé qu'il ne porte pas de nom connu et qu'il n'a pas de statut social. « Je ne suis rien ». Revenu à lui, finalement, il lui promet sa défaite lors qu'il sera devenu : « Hermann Colbert, coiffeur pour fonctionnaire ».

C'est que, à la ville, le code qui régit le rapport homme-femme s'est transformé. La loi supplante la norme, les civilités de voisinage. Et la langue française, le créole.

Pourquoi Colbert en est-il arrivé là ? Cet homme est « chaud » comme son père, animé par une activité sexuelle compulsive qui le remplit et qu'il ne maîtrise pas. Il convoite toutes les femmes « dans la machine qui fait tourner le machin ». « Pourtant », dit-il, « je ne manque pas. J'ai pas faim. Et quand même j'y vais. »

Peut-être, Edouard Glissant, dans le « Discours Antillais » nous livre-t-il l'explication de ce comportement. « Le maître » dit-il, « entend appartenir l'esclave jusque dans le processus de reproduction ». Aussi, le dérobé de la jouissance détermine-t-il un appétit ou une obsession de la jouissance, un violent et incontrôlable besoin d'aller immédiatement à l'impunité résolutive de l'acte qui résume et annihile le plaisir de la jouissance». Ce qui remplit Colbert c'est lorsqu'il arrive au point « où elle, sa partenaire, rapplique au grand galop de son passé à un maintenant bien enfoncé, bien dur, qui la gonfle et la soulève, un maintenant qui te dit : « Colbert, tu es un homme » ... « Voilà ! ça c'est de la baïonnette d'ancien temps ! ». Une posture du corps de la femme témoigne de sa virilité. « A défaut d'être homme » écrit Etchart, « on est mâle (...) ». José, le joyau érotique désiré possède un pedigree. Le narrateur, prenant à contrepied l'idéologie raciale et ses critères esthétiques se livre à une apologie de la beauté de la négresse qui semble moins vraisemblable dans la bouche de son personnage nègre. Celle-ci fait plutôt penser à la fascination qu'a exercée cette femme à l'apparence différente de celle de l'Européen, dotée selon lui d'une grande liberté érotique. Pour le narrateur, elle symboliserait le retour à un éden perdu « non injecté de blanc ». Pour Colbert, le personnage, une récupération de son identité. Convergence du fantasme ?

Est-ce qu'il convient d'entendre lorsque Charles Melman dans son intervention intitulée « Casa grande y sanzala » (1989, Maison de l'Amérique latine) déclare qu'en milieu colonial: « Le lieu de la jouissance est inévitablement habité de l'imaginaire phallique. C'est-à-dire que la femme qui vient en ce lieu sera effectivement condamnée à une mascarade phallique tout à fait transparente. Et que si ce lieu est le véritable lieu d'où pour nous, pour le parlêtre ça gouverne, le maître

se trouvera dans une relation singulière avec ce lieu féminin, puisqu'il pourra avoir le sentiment qu'il n'accomplit jamais aussi bien sa virilité qu'en venant à ce lieu, qui est un lieu féminin. » ?

Est-ce- pour cette raison que l'activité sexuelle est assimilée à un acte d'agression, une activité de « rattrapage » d'un pouvoir politique et social, entravé, confisqué ? Glissant suggère dans *Le Discours antillais* : « Il faudrait étudier comparativement à d'autres langues, l'éventail des expressions agressives par quoi la langue créole permettait à un homme de se vanter d'avoir fait l'amour avec une femme : coupé famm, bat famm là, raché famm là ». Les « Pan, pan, pan » qui ponctuent le discours de Colbert quand il évoque son activité de « chasseur » reviennent lorsqu'il rêve de son exercice de coiffeur faisant payer le client.

Ainsi, les femmes antillaises de par leur position fixée par le Code noir et parce qu'objets du désir masculin « organisent les relations des hommes à la réalité sociale ». Glissant avance que, débarquées du navire négrier, et connaissant déjà le maître, qu'il n'est pas étonnant « qu'elles aient davantage profité des possibilités offertes par les ouvertures modernes et les changements de mentalité ». Et Affergan en d'autres termes : « Le corps de la femme irrigue la langue d'Eros et du pouvoir ».

On connaît le proverbe : « Fanm sé chatinj, nomm se fwiypin » Les femmes sont des châtaignes et les hommes des fruits à pain. (La châtaigne tombée à terre repousse, le fruit à pain pourrit)

Pour conquérir Josée, Colbert se promet de se faire un nom et d'occuper une profession de notable. Cette femme de la ville, favorise-t-elle alors, la naissance du citoyen ? Est-elle une métaphore de la mère, celle qui dira à ses enfants « Mwin pa lé ou palé kréyol » ou « Mwin lé ou fè an sujé ba mwin ».

Cette dimension ne semble pas avoir été perçue par l'écrivain. La réalité est que le don juan irrésistible, étalon à la campagne ne fait que troquer la domination du maître contre celle du chef dans la machine administrative coloniale et devient un outil menacé d'être réduit à la servilité, au silence, au mensonge, à la dépersonnalisation, à l'état de déchet. Emasculé par un autre Grand Autre non barré.

Expérience semblable à celle qu'aura vécue cet homme rebelle, conscient de son désir utopique de vivre une autre réalité en Martinique lorsqu'il écrira « L'homme empêché » après avoir quitté l'île en 1970 pour s'exiler au Canada.

Trop radical, Salvat Etchart, n'aura pas entrevu les marches d'une progressive prise de pouvoir, de la parole, par certains Martiniquais cassant peu à peu des anneaux des chaînes et le nombre de ceux qui ont accepté d'en payer le prix. Cependant, son séjour en Martinique lui aura permis d'y observer avec plus de relief les effets du discours du capitaliste qui

régit aujourd'hui la planète et malgré tout, de vivre l'enchantement et la richesse d'une mise en relation de peuples déracinés dans un milieu pluriculturel irrigué par la matrice africaine. Incarnée par Josée ?

Luce Mondor dans son ouvrage : « Un passant considérable » reprend ses propos dans une lettre à Rezvani envoyée du Canada :

« Les travaux des psychanalystes, m'ont permis un pas important au sujet des rêves et des fantasmes (...) ».